

Le fils du printemps (O filho eterno)

Cristovão Tezza

– Je crois que c’est pour aujourd’hui, dit-elle. Maintenant, a-t-elle ajouté d’une voix plus forte, en lui touchant le bras, car c’est un homme distrait.

Oui, distrait, pourquoi pas ? Quelqu’un de provisoire, peut-être, qui, à vingt-huit ans, n’a toujours pas commencé à vivre. Dans le fond, hormis un éventail d’anxiétés heureuses, il n’a rien, il n’est encore rien. Et cette maigreur ambulante à la joie agressive, parfois insultante, s’est retrouvée devant sa femme enceinte comme s’il ne mesurait qu’à présent toute l’étendue du fait : un enfant. Un jour ou l’autre, il arrive, il a éclaté de rire, expansif. On y va !

Sa femme qui, dans tous les sens du terme, le soutenait depuis déjà quatre ans, était maintenant soutenue par lui tandis qu’ils attendaient l’ascenseur, à minuit. Elle est pâle. Les contractions. La poche, a-t-elle dit – quelque chose comme ça. Il ne pensait à rien – au regard de la nouveauté, il serait le lendemain tout aussi nouveau que son fils. Il fallait plaisanter, en attendant. Avant de sortir, il se souvint d’une flasque de whisky, qu’il glissa dans sa deuxième poche ; dans la première, il avait déjà mis les cigarettes. Un dessin animé : le personnage fume cigarette sur cigarette dans la salle d’attente, jusqu’à ce que l’infirmière, le médecin, n’importe qui, lui montre un paquet et lui dise quelque chose de très drôle, et tout le monde rit. Oui, il y a quelque chose de drôle dans cette attente. C’est un rôle que nous jouons, le père angoissé, la mère heureuse, l’enfant en pleurs, le médecin souriant, la silhouette inconnue qui surgit du néant et qui nous félicite, le vertige d’un temps qui, maintenant, s’accélère désespérément, tout tourne rapidement et

irréremédiablement autour d'un bébé, pour ne s'arrêter que quelques années plus tard, parfois jamais. Il existe un décor entier monté pour le rôle, dans lequel on doit afficher son bonheur. Son orgueil, aussi. Il s'attirera le respect. Il existe un dictionnaire entier de phrases appropriées pour la naissance. D'une certaine manière – maintenant, il démarrerait sa Coccinelle jaune (ils ne disent rien, mais sentent quelque chose d'agréable dans l'air) et prenait garde à ne pas érafler le pare-chocs contre le pilier, comme c'était arrivé deux fois déjà – il était aussi en train de naître à cet instant, et cette image plus ou moins édifiante lui plaisait. Bien qu'il continuât de ne pas être où il était – sensation permanente, celle-ci, raison pour laquelle il fumait tant, la machine insatiable exigeant du carburant. C'est un terrain entier d'idées : quand on marche dessus, on n'y trouve rien, à part l'espoir d'un futur vague et indéfini. Mais moi non plus je n'ai encore rien, dirait-il, dans une sorte de métaphysique de compétition. Ni maison, ni emploi, ni paix. Bon, un enfant – et, toujours pour plaisanter, il se vit bedonnant, sévère, travaillant dans quelque chose d'enfin solide, avec une photographie publicitaire de la famille congelée au mur. Non : il se situe dans une autre sphère de la vie. Il est prédestiné à la littérature – forcément supérieur, un être pour lequel les règles du jeu sont différentes. Rien d'ostentatoire : la vraie supériorité est discrète, tolérante et souriante. Il vit en marge, voilà tout. Ce n'est pas du ressentiment, parce qu'il n'est pas encore mûr pour le ressentiment, cette force qui, à un moment donné, peut nous remettre agressivement à notre place. Il se peut que le début de cette résistance (mais il serait incapable de le savoir, si près de l'instant présent) soit dans le fait qu'il n'a jamais réussi à vivre de son travail. De son vrai travail. Une tension qui s'échappe presque toujours par le rire, la seule libération dont il dispose.

A l'accueil de la maternité, la fille, aimable, demande un chèque de garantie, et les choses vont trop vite, parce qu'on emmène sa femme au loin, oui, oui, la poche s'est rompue, entend-il, pendant qu'il remplit les papiers – et une fois de plus, il ne sait pas comment remplir la case de la profession, tout juste s'il ne dit pas "c'est ma

femme qui a une profession. Moi” –, et il trouve encore le temps de dire quelque chose, sa femme aussi, mais l’affection se transforme, sous des yeux étrangers, en solennité – quelque chose de plus grand, semble-t-il, est en train de se passer, une espèce de théâtre se dessine dans l’air, nous sommes trop délicats pour la naissance et il faut dissimuler tous les dangers de cette vie, comme si quelqu’un (l’image est absurde) emmenait sa femme vers la mort et qu’il n’y avait absolument rien d’anormal à cela. Il éprouve à nouveau l’horreur des hôpitaux, des bâtiments publics, des institutions solennelles, des colonnes, des halls, des guichets, des dômes, des files d’attente, de leur stupidité de granit – la grammaire de la bureaucratie se répète ici encore, dans cet espace petit et privé. Plus tard, il se retrouve dans une salle, devant sa femme étendue sur un brancard, qui, pâle, lui sourit, et ils se touchent la main, timidement, comme s’ils commettaient une transgression. Les draps sont bleus. Tout est aseptisé, il y a une absence brutale d’objets, les pas éveillent des échos comme dans une église, et de nouveau il éprouve l’angoisse de la fausseté, il y a une erreur première quelque part, et il ne parvient pas à la localiser, mais aussitôt après il n’y pense plus. Les secondes passent.

On lui dit quelque chose qu’il n’entend pas ; et dans l’attente, il perd la notion du temps – quelle heure est-il ? Tard dans la nuit. Maintenant, il est tout seul dans un couloir près d’une rampe vide et devant deux portes battantes, percées d’une fenêtre circulaire au milieu de chaque panneau par où, de temps à autre, il jette un coup d’œil mais ne voit rien. Il ne pense à rien, mais, s’il pensait, peut-être se dirait-il : je suis comme j’ai toujours été – seul. Il alluma une cigarette, heureux : et c’est très bien comme ça. Il but une gorgée du whisky qu’il tira de sa poche, se faisant son petit théâtre. Pour l’instant, tout va bien – il ne pensait pas à l’enfant, il pensait à lui-même, et cela comprenait la totalité de sa vie, femme, enfant, littérature, avenir. Il sait qu’il n’a jamais rien écrit de réellement bon. Des piles de mauvais poèmes, depuis l’âge de treize ans jusqu’au mois dernier : *Le Fils du printemps*. La poésie l’entraîne

sans pitié vers le *kitsch*, le tire par les cheveux, mais il faudrait dire quelque chose sur ce qui se passe, et il ne sait pas exactement ce qui se passe. Il a vaguement l'impression que les choses vont bien se passer, parce qu'elles sont le fruit du désir ; et quand on vit en marge, on prend des risques, sinon il serait prisonnier de la sous-vie du système, toute cette merde, il déclame presque, et il boit une autre gorgée de whisky et allume une autre cigarette. A vingt-huit ans, il n'a toujours pas terminé ses études de lettres, qu'il méprise, il boit beaucoup, rit d'une façon prolongée et inconvenante, lit chaotiquement et écrit des textes qui encombrant son tiroir. Un crochet atavique le rattache encore à la nostalgie d'une compagnie de théâtre, qu'il fréquente une fois par an, dans une dépendance prolongée du gourou de l'enfance, une gymnastique interminable et insoluble pour ajuster l'horloge d'aujourd'hui à la fantasmagorie d'une époque révolue. Rejeton attardé des années 70, imprégné de l'orgueil de la périphérie de la périphérie, il cherche intuitivement une issue. Il est difficile de renaître, dira-t-il, quelques années plus tard, la tête froide. En attendant, il donne des cours privés de rédaction et révise attentivement des thèses et des mémoires de maîtrise portant sur n'importe quel sujet. La grammaire est une abstraction qui accepte tout. Il a renoncé à être horloger, ou c'est la profession qui a renoncé à lui, dinosaure médiéval. Si encore il avait la bosse du commerce, derrière un comptoir. Mais non : il a choisi de réparer des horloges, la fascination infantile pour les mécanismes et la délicatesse inutile du travail manuel.

Et cependant, il se sent optimiste, il sourit, en se voyant d'en haut, comme dans son dessin animé imaginaire devenu maintenant réalité. Seul dans le couloir, il boit une autre gorgée de whisky et se sent envahi par l'euphorie du père naissant. Les choses s'emboîtent. Un chromo publicitaire, et il rit du paradoxe : comme si le simple fait d'avoir un fils impliquait une immolation définitive au système, mais cela n'est pas forcément mauvais, pourvu qu'on reste "entier", qu'on soit "authentique", "vrai" – il aimait encore ces mots ronflants pour son usage personnel, la mythologie des pouvoirs de la pureté

naturelle contre les dragons de l'artifice. Il commence à se méfier de ces totalités rhétoriques, mais il manque de courage pour rompre avec elles. De fait, il ne s'est jamais complètement délivré de cet imaginaire qui, au fond de son âme, impliquait de rester un pas en arrière, attentif, à chaque instant de la vie, pour ne pas se laisser dévorer par l'inépuisable pouvoir violent du lieu commun et de l'impersonnel. Il fallait que la "vérité" sorte de la rhétorique et devienne une interrogation permanente, une brève utopie, un éclat dans le regard.

Comme maintenant : et il but une autre gorgée d'alcool, presque euphorique. Il voulait créer la solennité de cet instant-là, une solennité pour son usage personnel, intime, intransmissible. Comme le metteur en scène d'une pièce de théâtre indiquant aux acteurs les éléments de la scène : sens-toi comme ceci ; avance jusque-là ; souris. Regarde comment tu prends la cigarette dans le paquet, assis tout seul sur ce banc bleu, pendant que tu attends l'arrivée de ton enfant. Croise les jambes. Pense : tu n'as pas voulu assister à l'accouchement. Maintenant, ça commence à devenir une mode, les pères assistent à la naissance des enfants, une participation quasi religieuse. Il semble que tout se transforme en religion. Mais tu n'as pas voulu, se surprend-il à dire. C'est que mon univers est mental, dirait-il peut-être, s'il était plus vieux. Un enfant, c'est l'idée d'un enfant ; une femme, l'idée d'une femme. Parfois, les choses coïncident avec l'idée qu'on s'en fait ; parfois, non. En fait, presque jamais, mais alors le temps a déjà passé, et on s'intéresse à d'autres choses, qui relèvent d'une autre famille d'idées. Il n'a même pas voulu savoir si ce serait un garçon ou une fille : la tache épaisse de l'échographie, ce fantôme primitif projeté sur un petit écran obscur, bougeant dans l'obscurité et la chaleur, ne s'est pas traduit en sexe, mais seulement en être. Nous préférons ne pas savoir, c'est ce qu'ils ont dit au médecin. Tout va bien, semble-t-il, c'est ce qui importe.

Là, il avait enfin la sensation que le temps était arrêté, en suspens. Dans ce silence illuminé, où de petits bruits distants – des pas, une porte qui se ferme, une voix basse – prenaient la solennité d'un bref

écho, il imagine comment sa vie va changer et s'efforce de prévoir une routine quelconque, pour qu'il n'y ait pas trop de changement. Il a plus d'énergie qu'il n'en faut pour rester des jours et des jours sans trop fermer l'œil, profitant des pauses pour boire de la bière, fumer beaucoup, éclater de rire et raconter des histoires, pendant que sa femme se rétablit. Il sera un père désormais, ce qui ennoblit toujours une biographie. Il sera un excellent père, il en est certain : il fera de son enfant l'arène de sa vision du monde. Il a déjà préparé pour lui une cosmogonie complète. Il s'est rappelé quelques vers du *Fils du printemps* – une amie enseignante va les publier dans la *Revue de lettres*. Oui, les vers sont beaux, a-t-il songé. Le poète est bon conseiller. Fais ceci, sois comme ça, respire cet air, regarde le monde – les métaphores, l'une après l'autre, évoquent la bonté humaine. Kipling de province, il se sent imprégné d'humanisme. L'enfant sera la preuve définitive de mes qualités, dit-il presque à voix haute, dans le silence de ce couloir final, quelques minutes avant sa nouvelle vie. C'était comme si l'esprit communautaire religieux qui fleurissait secrètement dans l'âme du pays, tout le rêve des utopies naturelles concentrant son doux irrationalisme, sa transcendance éthérée, la paix céleste des agneaux de Dieu revivant désormais sans frontières, ni rituels, ni livres-textes – tout est bon, ô Seigneur ! –, trouvait aussi dans le poète marginal, et peut-être surtout en lui, un refuge. L'entreprise irrationnelle des utopies : cheveux longs, sandales à lanières, les portes de la perception, vie naturelle, liberté sexuelle, nous sommes tous authentiques. Oui, il y a un contrepoids, ou le système nous tuerait tous, comme il nous avait tués plusieurs fois. Il y a une fausse note dans ce projet prétendument personnel, mais il ne le sait pas encore, au hasard d'une vie obstinément provisoire ; ma vie n'a pas encore commencé, aimait-il dire, comme s'il défendait sa propre incompétence – tant d'années consacrées à... à quoi déjà ? Aux lettres, à la poésie, à la vie alternative, à la création, à quelque chose de plus grand qu'il ne saurait définir – tant d'années et aucun résultat ! Rester seul est une bonne défense. Habitant d'une ville où l'on croise des génies agressifs à chaque coin de rue, il contemple la maigreur de ses

contes, finalement publiés, il y trouve des défauts chaque fois qu'il tourne une page. Le roman pour la jeunesse lancé à l'échelle nationale n'ira jamais au-delà de sa première édition, à la suite d'une dispute idiote qu'il aura dans quelques mois avec l'éditeur de São Paulo. "Il faut couper ce paragraphe dans la deuxième édition, car les professeurs de province se sont plaintes." Il a laissé tomber le livre.

Il ne le sait pas encore, mais il sent déjà que ce n'est pas là sa littérature. Il y a trois mois, il a achevé *Le Terroriste lyrique*, et il semble que quelque chose de meilleur soit en train de naître, encore informe. Quelqu'un qui lutte pour se soustraire à l'influence du gourou, essaye de passer du monde des messages au monde de la perception, sous la froideur de la raison. Il n'est plus un poète. Il a perdu pour toujours le sentiment du sublime, qui, bien que cela sonne un peu vieillot, est le carburant nécessaire à l'écriture des poèmes. L'idée du sublime ne suffit pas, commence-t-il à entrevoir, avec elle, on ne parvient qu'au simulacre. Il faut avoir la force et le cran d'appeler à soi le langage du monde, sans tomber dans le ridicule. Il y a quelque chose d'incompatible entre moi et la poésie, se dit-il, sur la défensive. Entrer en poésie, semble-t-il, c'est entrer en religion, et, depuis toujours, il est complètement dépourvu de sentiment religieux. Un être qui avance dans le désert, écrirait-il peut-être, pompeusement, pour définir sa propre solitude. La solitude comme projet, non comme tristesse. Je n'ai pas encore réussi à rester seul, conclut-il, avec une pointe d'angoisse – et maintenant (il regarde la porte battante, sans penser) plus jamais. Il s'est mis depuis peu à écrire un autre roman, *Essai sur la passion*, dans lequel, imagine-t-il, il mettra sa vie à plat. Et celle des autres, dans la langue de la satire. Personne n'y échappera. Trois chapitres prêts. C'est un livre gai, suppose-t-il. Il me faut *commencer*, une bonne fois pour toutes, se dit-il, ce n'est qu'en écrivant qu'il saura qui il est. Du moins, il l'espère. Il y a trop de choses à organiser, mais c'est peut-être justement pour cela qu'il se sent bien, heureux, plein de projets.

Soudain, le médecin – pour lequel il n’a jamais éprouvé de sympathie, et dont par conséquent il n’attend rien – ouvre les portes battantes, comme toujours sans sourire. Il n’y a rien de nouveau dans l’absence de sourire, c’est pourquoi, père-enfant, cachant mal sa petite bouteille de whisky, il ne s’est pas inquiété. L’homme ôtait les gants verts de ses mains, comme s’il terminait une tâche désagréable. Pour une raison quelconque, c’est cette image absurde, certainement fausse, qu’il a gardée de ce moment-là.

– Tout va bien ? demande-t-il, pour dire quelque chose : sa tête est déjà au mois suivant, sept mois après, un an et trois mois, cinq ans en avant, l’enfant qui grandit, son portrait tout craché.

– C’est un garçon. (Là non plus, pas de surprise : *j’étais sûr que ce serait le fils du printemps*, aurait-il dit, s’il avait parlé.) La mère se porte bien.

Puis il retourna d’où il était venu.

Le fils du printemps (Métaillé, Paris, 2009, pp. 13-20)
Traduit par Sébastien Roy